

Croiser le chemin de Claude Vigée fut et reste une chance et un moment d'exception. C'est avec humilité, reconnaissance et affection que furent écrits ces mots. Ils ont la spontanéité de la sincérité et n'ont d'autre intention que celle de montrer ce que m'ont révélé, appris, sa personne et son œuvre en leur émotion suscitée, leur quête, leur élan, leur force de lutte et d'éveil de la conscience jusqu'au : « Tu dis pour naître »¹, l'ouverture « vers l'aube future » et «... le rassemblement des étincelles divines dispersées dans la nuit du monde... »². À peine le pas boiteux du glas s'est-il éloigné, que se presse léger celui des souvenirs haletant dans chaque interstice de notre mémoire. Léger, car délivré de la gravité.

Les souvenirs qui s'attachent pour moi à l'évocation de Claude sont divers. Les premiers sont liés à sa personne : « Si j'ai les cheveux blancs, c'est qu'ils sont pleins d'étoiles... »³, sa voix, son regard la première fois que je le rencontrai. Son regard doux, curieux, attentif à autrui, écoutant, et ouvert sur le monde : « Je ne suis que regard... »⁴, « Tout est contemporain de l'œil ardent du jour. »⁵. Sa voix à l'intonation ondulante et fluctuante au fil de l'échappée des mots, comme le vol d'un oiseau à sa quête, marquée d'accents toniques appuyant les mots sensibles. Je l'entends encore, lors d'une conversation téléphonique au cours de laquelle il me demandait de lui décrire le jardin du Luxembourg au printemps, comparant de façon amusée, les jeunes feuilles de marronnier encore tombantes à « des oreilles de veau »....

Mais maintenant, un autre regard, « ...Je peuple de mes yeux / chaque étoile entrevue »⁶, une autre voix : « Je parle seulement lorsque j'ai bu le souffle / à la source noire de la rosée, .. »⁷ jaillissent de l'au-delà du silence.

Désormais un autre Claude, un autre et lui-même, se présente à l'évocation, l'invocation de son nom. La première lecture de ses poèmes me touchèrent par cette auscultation, cette célébration du réel et du monde au travers de la conscience attentive de l'espace vivant dans toutes ses manifestations : « L'extase de l'espace est notre épiphanie ...Le poète est venu pour rassembler l'espace »⁸ ; « ...Le poète à l'affût tend l'oreille vers le grondement lointain de l'espace, qui répercute celui de son âme entravée, puis entraînée dans un même élan cosmique vers l'horizon d'une parole humaine... »⁹ Dans cet espace, aucun événement n'est négligé, que le regard du poète rehausse, densifie ou auquel il restitue un sens que son apparente simplicité pouvait cacher.

- 183 -

1 Claude Vigée, *Danser vers l'abîme*. Paris : Parole et Silence, 2004, p. 53.

2 *Ibid*, p. 184.

3 Claude Vigée, *Apprendre la nuit*, in *Mon heure sur la terre*. Paris : Galaade, 2008, p. 689.

4 Claude Vigée, *Poèmes de l'Été Indien*, in *ibid.*, p. 312

5 Claude Vigée, *L'arbre de vie*, in *ibid.*, p. 259.

6 Claude Vigée, *Poèmes de l'Été Indien*, in *ibid.*, p. 312.

7 Claude Vigée, *Apprendre la nuit*, in *ibid.*, p. 681.

8 Claude Vigée, *Poèmes de l'Été Indien*, in *ibid.*, p. 301.

9 Claude Vigée, *Danser vers l'abîme*, *op. cit.*, p. 149.

Reliés à notre temporalité, ces événements deviennent par leur transfiguration actes poétiques, et maillons signifiants de notre alliance au monde : « Au bout de quelques jours, quelle surprise ! Elle découvre dans son pot de fleurs breton rempli de terre d'Israël un beau ver de terre rose et gras tout frétilant, importé, lui aussi, en guise de relique, du pays de la promesse... »¹⁰, « ...témoigner de l'événement créateur dans chaque coup d'œil bâtisseur d'espace, / attester l'éveil des étoiles d'été/ au premier passage des cigognes dans le vent salin de mars ! »¹¹

Penser à Claude Vigée, c'est le penser dans le monde comme figure intime indissociable de cette grande généalogie, de cette rythmique infinie de l'univers, de l'espace et du temps, figure en lien avec le divin : « Et je veux dire qu'à mes yeux, l'écrit, la parole proférée, et par-dessous le souffle du corps animé qui le porte, tout cela, c'est une seule et même manifestation de notre vie de créature dans le temps. »¹² « Il y aurait donc – je crois qu'il y a – une couche incandescente en moi-même, un noyau de braise pulsant, central... C'est comme si, à travers la commémoration verbale de chacun de nos destins tout à fait singuliers, personnels, derrière la célébration ou la lamentation, chacun de nous se souvenait en même temps et avec une conscience très vive et très précise de la Création, de la Genèse. »¹³

Tisserand dont les fils ont pour nom l'homme en lien avec vent, ciel, soleil, étoiles, équinoxe, avril, abeilles, chemins et floraisons. Tout objet du monde transformé par la métaphore qui cueille le réel au plus près de sa part d'immanence reliée à l'essentiel ; métaphore de l'instant qui, transformé en mots dans un aller-retour, un balancement entre soi et le monde ; un soi non enfermé et isolé, mais inscrit et élevé dans le bruissement du monde par le souffle et la grâce. « ... afin de réconcilier par la métaphore/ les hommes et les pierres... le saxifrage est ma fleur qui fissure / les rocs. »¹⁴ « ... Les grives font leur nid dans mes moindres paroles, / une étoile palpite au bout de mes dix doigts »¹⁵. « Nous nous gavons de vent, de terre et de lumière, / nous sommes implantés entre les deux royaumes. Sur le flot noir et bleu des vagues forestières / un cœur unique bat dans l'écume du soir. »¹⁶

La poésie, partage d'un silence habité de cœur à cœur et d'âme à âme, pont entre le vivre et le penser, le vivre et le sentir, le plaçait déjà de son vivant dans une présence au monde autre, une évidente permanence de « fidèle jardinier de l'avenir ». C'est donc naturellement après sa mort que surviennent un glissement, une prolongation dans un espace de « présence- essence », d'unicité plurielle, de transmutation. Son regard, sa parole diffusés, portés au-delà par la poésie se révèlent à nous.

Comme une aile d'oiseau se défroisse,
Comme l'arabesque sculpte l'espace qu'elle étreint,

10 *Ibid.*, p. 71.

11 Claude Vigée, *L'arbre de vie*, in **Mon heure sur la terre**, op. cit., p. 246.

12 Claude Vigée, *Danser vers l'abîme*, op. cit., p. 182.

13 *Ibid.*, p. 183.

14 Claude Vigée, *Canaan d'Exil*, in *Mon heure sur la terre*, op. cit., p. 355.

15 Claude Vigée, *Poèmes de l'Été Indien*, in *ibid.*, p. 297.

16 *Ibid.*, p. 295.

De l'aube au crépuscule
De la floraison de l'amandier à la libellule des neiges
De Bischwiller à Jérusalem
De l'été indien au vent bleu du couchant,

sa parole de poète se délie et se déplace dans le flottement de l'innomé, pont entre les origines et le devenir, lien entre avant et après mêlés, perche tendue d'un monde l'autre : « Je n'attends qu'un bouleau/ pour conjurer ma sève,/.... mon vol déjà s'inscrit / à l'horizon des plages. »¹⁷ « ... mes mots continueront à danser dans le noir. »¹⁸

C'est maintenant la respiration de son âme que nous font entendre ses vers et, par eux, tout ce par quoi ils résonnent en nous, éclairent notre chemin, nous enseignent la lutte, le souvenir, le dépassement de l'absence, la sagesse. Cet autre Claude et le même, invisible mais si présent par le verbe diffusé qui chante du désespoir à l'extase : « ...chacun de nous doit boire seul l'eau des sombres abysses. »¹⁹ « ...la nuit, / j'écoute/ un jeune noisetier/ verdir. »²⁰ Verbe diffusé comme un vent qui chante : le vent de la vie porté par le vent de la poésie, depuis « la nuit future où chante/ la pluie verte qui germe/ dans mon commencement. »²¹

17 Ibid., p. 338.

18 Claude Vigée, *Apprendre la nuit*, in *Mon heure sur la terre, op. cit.*, p. 681.

19 Claude Vigée, *Chants de l'absence*, in *ibid.*, p. 789.

20 Claude Vigée, *La Corne du grand pardon*, in *ibid.*, p. 209.

21 Claude Vigée, *Apprendre la nuit*, in *ibid.*, p. 681.



Claude Vigée. Photographie d'Alfred Dott.